

Une semaine, un livre

N°355, 26 Avril 2020

Boussole

Mathias Enard

Actes Sud 2015

378 pages

Un musicologue viennois, spécialiste de la musique orientale, passe ses nuits d'insomnie à se remémorer ses séjours au Moyen-Orient, à Istanbul, Damas ou Téhéran, ses rencontres, son amour perdue et à réfléchir aux liens entre Orient et Occident dans l'histoire des arts et de la pensée.

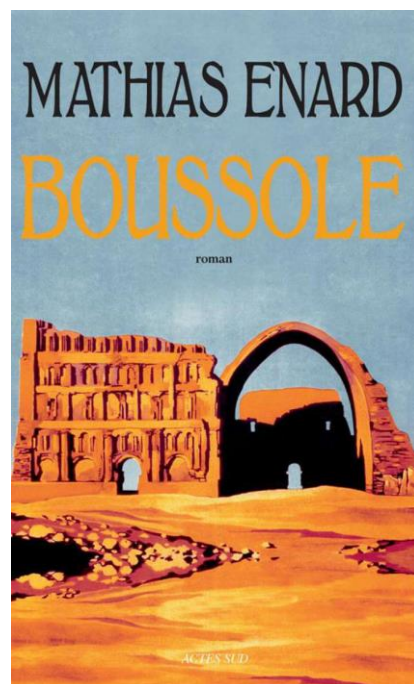
À partir de cette trame romanesque, Mathias Enard parcourt en profondeur plus de trois siècles d'histoire. Grâce à une poignée de personnages bien campés comme le personnage principal, chercheur sur le retour, le sociologue érotomane et opiomane, l'explorateur qui se rêve en Lawrence d'Arabie, le bel iranien joueur de luth et bien sûr la désirable anthropologue qui toujours s'enfuit, il aborde toutes les disciplines. Toujours suivant les dérives nocturnes du narrateur, on croise Balzac, Beethoven et Goethe, Nietzsche, Wagner et Mendelssohn, en passant par Liszt, Berlioz, Hugo, mais aussi Pessoa, Thomas Mann et bien d'autres musiciens ou écrivains moins connus et qui ont tous eu un rapport particulier avec l'Orient. Car c'est la thèse de Mathias Enard : l'Orient a toujours exercé une fascination pour les artistes européens, en particulier ceux d'Europe centrale – Vienne ou Belgrade étant autant de portes ouvertes sur l'Orient.

Il y a dans *Boussole* beaucoup d'érudition. Mathias Enard connaît bien son sujet et il aime en parler, souvent avec humour. Le personnage narrateur, alter ego de l'écrivain, lui permet de présenter ses idées de façon précise et profonde. Ici on quitte le conte, la petite histoire qui faisait le charme et la légèreté de *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* (*une semaine, un livre* n°130) pour entrer dans un récit plus coriace. On retrouve chez Mathias Enard ce qui séduit chez Michel Deville dans *Kampuchéa* (n°29), *Equatoria* (n°33) ou *Taba-Tabà* (n°229), ou chez Bruce Chatwin dans *En Patagonie* (n°47) ou *Le chant des pistes* (n°81), c'est-à-dire cette façon très humaine, très personnelle, de parler de l'histoire ou de la géographie en mélangeant les faits historiques, sa perception personnelle de ces faits et sa propre histoire singulière, dans un style riche et avec une énergie tumultueuse. *Boussole* est une lecture qui requiert de la concentration et qui laisse songeur devant la complexité et la richesse du monde.

.....

Éléments biographiques :

Mathias Enard est né en 1972 à Niort. Il fait des études d'art à l'École du Louvre puis des études d'arabe et de persan à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Il séjourne ensuite longuement au Moyen-Orient. En 2003, il publie son premier roman. Il a écrit onze livres. Il a obtenu le prix Goncourt en 2015 pour *Boussole*.



Une semaine, un livre

Extrait :

Quelle malédiction que le corps, pourquoi n'a-t-on pas donné à Balzac de l'opium ou de la morphine comme à Heinrich Heine, pauvre corps de Heine, lui aussi, Heine persuadé de mourir lentement de la syphilis alors que les médecins aujourd'hui penchent plutôt pour une sclérose en plaques, une longue maladie dégénérative en tout cas qui le cloua au lit des années, mon Dieu, un article scientifique détaille les doses de morphine que prenait Heine, aidé par un pharmacien bienveillant qui avait mis à sa disposition cette innovation récente, la morphine, le suc du suc du divin pavot – au moins au XXI^e siècle on ne refuse pas ces soins à un mourant, on essaye juste d'en éloigner les vivants. Je ne sais plus quel écrivain français nous reprochait d'être en vie alors que Beethoven est mort, ce qui m'avait extraordinairement irrité, le titre était Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant d'imbéciles sont en vie, ou quelque chose d'approchant, ce qui divise l'humanité en deux catégories, les idiots et les Beethoven, et il était à peu près certain que cet auteur se rangeait bien volontiers parmi les Beethoven, dont la gloire immortelle rachèterait les tares présentes et souhaitait à tous notre mort, pour venger celle du maître de Bonn : dans cette librairie parisienne, Sarah, qui parfois manque de discernement, trouva ce titre plutôt amusant – elle avait dû me reprocher une fois de plus mon sérieux, mon intransigeance, comme si elle ne l'était pas, elle, intransigeante. La librairie se trouvait place de Clichy, à la fin de notre expédition chez Sagegh Hedayat rue Championnet et au cimetière de Montmartre où nous avons vu les tombes de Heine et de Berlioz, avant un dîner dans une brasserie agréable qui porte un nom allemand, je crois. Sans doute ma colère contre ce livre (dont l'auteur avait lui aussi me semble-t-il un patronyme allemand, encore une coïncidence) était-elle une volonté d'attirer l'attention sur moi, de me faire remarquer aux dépens de cet écrivain, et de briller par ma connaissance de Beethoven – Sarah est en pleine rédaction de sa thèse, elle n'avait d'yeux que pour Sadegh Hedayat ou Anne-Marie Schwarznbach. Elle avait beaucoup maigri, elle travaillait quatorze, voire seize heures par jour, sortait peu, se débattait dans son corpus comme un nageur de combat, sans presque se nourrir ; malgré tout elle paraissait heureuse. Après l'incident d'Alep, la chambre de l'hôtel Baron, je ne l'avais pas vue pendant des mois, suffoqué que j'étais par la honte. C'était bien égoïste de ma part que de l'emmerder en pleine thèse avec ma jalousie, quel idiot prétentieux : je faisais le coq, alors que j'aurais dû m'occuper d'elle, être aux petits soins, et éviter de monter sur ces grands chevaux beethovéniens dont j'ai remarqué, avec le temps, qu'ils ne me rendent pas extraordinairement populaire auprès des femmes. Peut-être, au fond, ce qui m'énervait tant avec ce titre, Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant d'imbéciles sont en vie, c'est que son propriétaire avait trouvé le moyen de se rendre drôle et sympathique en parlant de Beethoven, ce que des générations de musicologues, la mienne comprise, ont cherché à faire en vain.

.....